

De Zemmour à Malraux (le crépuscule culturel)



Par Nicolas Bonnal

On va reparler de la liquidation de la France sous De Gaulle. Et c'est Zemmour qui nous a montré la voie dans sa très bonne Mélancolie française que l'on pourrait ainsi définir : une fois qu'on a dépassé le stade de l'inépuisable mythologie française (Vercingétorix-Clovis-Jeanne-Richelieu-Louis-Napoléon-Général-etc.), que reste-t-il de concret ? Dans le même genre curatif il faut redécouvrir le livre d'entretiens de René Girard sur Clausewitz, qui dénonce le désastre napoléonien sur le long terme (Marx n'avait pas suffi...).

On commence par un rappel des extraordinaires Entretiens de Michel Debré :

« Une impulsion a été donnée pour permettre à Malraux de créer des maisons de la culture, moyennant quoi toutes les maisons de la culture, ou à peu près, sont des foyers d'agitation révolutionnaire ».

(Entretiens, p. 145)

Merci de rappeler les origines réelles de mai 68 : elles sont essentiellement culturelles et pas conspiratives. Souvent la culture mène au chaos en France (1789-1830-1848...).

Dans sa Mélancolie française, Éric Zemmour évoque courageusement le caractère méphitique de la politique culturelle de Malraux. Et cela donne, sur fond d'étatisme culturel-financier et de messianisme cheap (France, lumière du monde, terre de la liberté, etc.) :

« En 1959, le général de Gaulle offrit à son "génial ami", André Malraux, un ministère de la Culture à sa mesure, sur les décombres du modeste secrétariat aux Beaux-Arts de la IV^e République. Dans l'esprit de Malraux, la France devait renouer avec son rôle de phare révolutionnaire mondial, conquis en 1789 et perdu en 1917 ; devant en abandonner les aspects politiques et sociaux à l'Union soviétique et aux pays pauvres du tiers-monde, elle consacrerait toute son énergie et tout son talent à propager la révolution mondiale par l'art. »

France nouvelle URSS : un peu ironique, Éric ? Voyez donc :

« Nouveau Monsieur Jourdain, Malraux faisait du “soft power” sans le savoir. »

Et de rappeler le rôle prestigieux de ce pays (l'ancienne France donc) jusqu'alors sans « ministère de la culture » :

« La France ne manquait pas d'atouts. Dans la première moitié du XXe siècle encore, Paris demeurait la capitale mondiale de la peinture moderne ; le cinéma français fut le seul (avec l'allemand) à résister au rouleau compresseur d'Hollywood, et les grands écrivains américains venaient en France humer l'air vivifiant de la première puissance littéraire. “Il n'y a qu'une seule littérature au monde, la française”, plastronnait alors Céline. Dans les années 1960 encore, la chanson française – Aznavour, Brel, Brassens, Ferré, Barbara, Bécaud, etc. – s'avérait la seule à tenir la dragée haute à la déferlante anglo-saxonne partout irrésistible par l'alliage rare de talents exceptionnels et de puissance commerciale et financière. »

J'en ai parlé de tout cela, notamment dans mon livre sur la comédie musicale américaine, genre qui vouait un culte à la ville-lumière : voyez deux chefs-d'œuvre comme Un américain à Paris ou Drôle de frimousse, sans oublier Jeune, riche et jolie, avec Danièle Darrieux. Tout cela disparaît en... 1958. Voyez aussi la Belle de Moscou de Mamoulian, qui se passe au Ritz. Paris meurt dans les sixties (voyez ici mon texte sur Mattelart).

Car les ennuis commencent sous De Gaulle :

« De Gaulle ne pouvait qu'être séduit ; il laissa la bride sur le cou à son glorieux ministre. Pourtant, le Général, par prudence de politique sans doute, sens du compromis avec les scories de l'époque, “car aucune politique ne se fait en dehors des réalités”, amitié peut-être aussi, ne creusa jamais le malentendu qui s'instaura dès l'origine entre les deux hommes. »

Mais Zemmour souligne les différences :

« De Gaulle était, dans ses goûts artistiques, un “ancien” ; il écrivait comme Chateaubriand, goûtait la prose classique d'un Mauriac bien davantage que celle torrentielle de son ministre de la Culture ; il préférait Poussin à Picasso, Bach à Stockhausen. La France était pour lui l'héritière de l'Italie de la Renaissance, et de la conception grecque de

la beauté. »

Malraux c'est autre chose :

« Malraux, lui, était un “moderne” ; hormis quelques génies exceptionnels (Vermeer, Goya, Rembrandt), il rejetait en vrac l'héritage classique de la Renaissance, et lui préférait ce qu'il appelait “le grand style de l'humanité”, qu'il retrouvait en Afrique, en Asie, au Japon, en Amérique précolombienne. Il jetait par dessus bord la conception gréco-latine de la beauté et de la représentation, “l'irréel”, disait-il avec condescendance, et remerciait le ciel, et Picasso et Braque, de nous avoir enfin ramenés au “style sévère” des grottes de Lascaux ou de l'île de Pâques. La révolution de l'art que porterait la France serait donc moderniste ou ne serait pas. »

Malraux (que plus personne ne lit) saccage le jardin à la française et va jeter les francs dans les bras musclés de la sous-culture US :

« Loin de créer un “contre-modèle” solide et convaincant au marché capitaliste de l'entertainment, comme les gaullistes et les marxistes français l'espérèrent de Malraux ministre et de ses successeurs socialistes, la politique culturelle inaugurée par l'auteur des Voix du silence parvenu au pouvoir, en d'autres termes la démocratisation du grand art du modernisme, s'est révélée, au cours de son demi-siècle d'exercice, un accélérateur de cela même qu'elle se proposait d'écarter des frontières françaises : l'afflux d'une culture de masse mondialisée et nivelée par le bas et le torrent des images publicitaires et commerciales déracinant tout ce qui pouvait subsister en France, dans l'après-guerre 1940-1945, de vraie culture commune enracinée comme une seconde nature par des siècles de civilisation. [...] »

On se rapproche de la phrase : « il n'y a pas de culture française » de Macron. Et Zemmour mélancolique cite alors Marc Fumaroli, auteur de l'État culturel :

« Pour Fumaroli, l'Amérique ne pouvait pas perdre ce duel autour de l'“art moderne”, qu'elle incarnait presque d'évidence, par sa puissance industrielle, ses gratte-ciel, son vitalisme économique et scientifique. La France de Malraux, au lieu de rester sur ses terres d'excellence de l'art classique, des mots et de la raison (héritées de Rome), vint jouer sur le terrain de l'adversaire, des images et des noces ambiguës de la modernité avec l'irrationnel primitif, même rebaptisé “premier”. L'échec était assuré. »

Entre cette culture déracinée, les villes nouvelles, la société de

consommation (voir Baudrillard-Debord...), les autoroutes, le métro-boulot-dodo et la télé pour tous (voyez la vidéo de Coco Chanel...), on se demande ce qui pouvait rester de français à la fin de la décennie gaullienne : les barricades et les Shadocks ?

<https://www.dedefensa.org/article/mattelart-les-jo-et-la-destruction-de-paris-sur-ordre-us>

<https://www.dedefensa.org/article/la-destruction-de-la-france-au-cinema>

<https://www.dedefensa.org/article/debre-et-le-general-face-au-kali-yuga-francais>